

# Philippe Muray, ce faux-ami qui insultait ses proches dans son Journal intime

A mesure que son Journal intime paraît, les anciens compagnons de Philippe Muray, de Catherine Millet et Jacques Henric à Philippe Sollers, découvrent tout le mal qu'il pensait d'eux.

Par [David Caviglioli](#)

L'OBS. Publié le [05 avril 2020 à 16h30](#)



Philippe Muray en 2005 (©Hannah Assouline/Opale/Leemage)

□ □

Le 14 octobre 1989, Philippe Muray est allé dîner chez ses amis [Catherine Millet](#) et Jacques Henric, tous deux écrivains et critiques d'art, dans le loft qu'ils occupent à Paris, rue de Reuilly, dans le XII<sup>e</sup> arrondissement. Henric a gardé le souvenir d'une soirée réussie, où Muray s'est montré, « *comme à l'accoutumée, joyeux, chaleureux, drôle* ». Trente ans plus tard, fin 2019, dans ce même loft, Henric a ouvert le « Journal intime » de Muray, publié par les éditions des Belles Lettres, et a découvert le passage suivant, daté du 14 octobre 1989 :

*« Si j'avais des couilles, je ferais le "Pot-Bouille" de notre époque en prenant la "Fabrique" de la rue de Reuilly où vit, en tas, en rond aussi, dans des lofts, tout ce que la modernité compte de pire, écrivains employés d'édition, [...] journalistes spécialisés en critique d'art. »*

On est dans ce même loft, au début du mois de mars, face à Henric qui ne décolère pas.  
*« Vous vous rendez compte ? Il a écrit ça le soir même, en rentrant chez lui, après nous avoir fait des sourires toute la soirée »*, dit-il.

LIRE AUSSI > [Philippe Muray, génial et inacceptable](#)

Muray est mort en 2006. Henric et lui étaient amis. Dans les années couvertes par le tome III du Journal, ils s'appelaient tous les jours. Ils partaient en vacances ensemble. Muray signait dans « artpress », la revue fondée par Henric et Millet. Quand il venait chez eux, il amenait des cadeaux – une petite statuette rouge du Sacré-Cœur, par exemple, qu'Henric a gardée. Dans le Journal, Henric est une cible régulière. En 1991, à propos d'un livre d'Henric tout juste paru : « *Le bouquin de J. : bêtisier pur et simple, dictionnaire d'idées reçues et mal reçues [...]. Désastre...* » Après un autre dîner, en mars 1991, où Muray s'était encore montré charmant :

« *Dîner avec C. et J., parfaitement et consensuellement alignés, normés, nivelés, américanisés enfin, harkis du Nouvel Ordre Mondial, consciences contrôlées et contrôleurs de consciences, collabos du Spectacle [...]. Ce qu'il y a de rassurant, c'est qu'on retrouve toujours les mêmes imbéciles à la même place.* » Trois mois plus tard : « *Le malheureux H. [Henric, donc] qui se croit plagié par je ne sais plus qui. [...] Il crie qu'on lui fait les poches. Quelles poches ? Un linceul n'a pas de poches.* »

Abasourdi, Henric a signé un long article amer dans « artpress », intitulé « Journal d'un faux-cul ». « *C'est comme une manie, nous dit-il. Il attaque tous ceux qui lui ont rendu service. Mais il le fait chez lui, le soir. Le lendemain, il redevient souriant et retourne à la soupe. Il a fait ça avec "artpress", avec d'autres.* » Avec Sollers, notamment, qui a été son éditeur lorsqu'il fréquentait la bande de la revue « Tel Quel ». « *Grossier comme un dépucelé* », écrit Muray à son sujet, « *courtisan Gallimard* », « *fumier* », « *valet* », « *mini-tyran* », « *le plus flamboyant des envieux* », « *haïssant, méprisant tout le monde, ricanant, préoccupé de la guerre du Golfe parce qu'il croit qu'elle va éclater au moment de la sortie de son roman* ».

Muray reproche à Sollers d'avoir secrètement œuvré à son échec, d'avoir cherché à « *l'étouffer* », par jalousie. Lorsque Sollers signe un article élogieux sur un de ses livres, Muray voit dans la manière dont l'éloge est tourné une manœuvre complexe destinée à décourager d'éventuels lecteurs. (Sollers n'a pas lu les Journaux de Muray. « *Je suppose qu'il y est abondamment question de moi, sur un ton obsessionnel et négatif* », dit-il.)

Après Sollers, Muray a rejoint, chez Grasset, l'écurie de [Bernard-Henri Lévy](#), pour y publier « Postérité » en 1988, son grand roman, son gros roman (600 pages). BHL, très vite, est accusé d'avoir saboté le livre, de vouloir lui aussi sa « *destruction* », toujours par jalousie, en dirigeant des attaques contre lui dans la presse (« *article visiblement dicté par L.* ») et, surtout, en s'arrangeant pour que la mise en page du livre soit compacte au point d'être « *dissuasive* ». « *Des espèces de signes convenus, entre l'éditeur et les médias, peuvent fort bien échapper à l'auteur, écrit-il un soir. Ainsi, une typographie ridiculement écrasée, presque illisible, sera l'indice que si le livre a été publié, il n'est pas pour autant à lire [...]. Si, par cette méthode, un roman qui était clair, drôle, vivant, parfaitement lisible et ultraréaliste, se met à ressembler soudain [...] à une vieillerie rébarbative d'avant-garde, l'opération n'en est que plus positive.* »

**LIRE AUSSI > [Quand Philippe Muray travaillait pour la « Brigade mondaine »](#)**

Le reproche revient sans cesse dans le Journal, à côté d'autres accusations de plagiat. (Muray se sentait souvent pillé.) Un éditeur proche de l'écrivain à cette époque confirme que le roman était « *mal imprimé* », mais se souvient que « *Muray, avec sa facilité d'écriture, s'étendait beaucoup et ne voulait jamais couper, jamais aérer* ». D'ailleurs, quelques années plus tard,

après avoir rendu un livre sur Rubens au même BHL, Muray prendra très mal sa suggestion de rendre le texte plus lisible en ajoutant des intertitres et des reproductions de toiles.

## « Je suis un pestiféré »

On connaît et on apprécie aujourd'hui Muray pour ses furieuses interventions médiatiques, ses pamphlets antimodernes, ses jeux de mots méchants, sa drôlerie dès qu'il s'agit de ridiculiser le festivisme socialiste, l'industrie culturelle soixante-huitarde, la morale de gauche, l'antiracisme, le féminisme, l'américanisation de l'Europe. Son situationnisme de droite, pourrait-on dire, qui sert aujourd'hui de modèle à une foule de clones qui n'ont pas son talent. Mais on découvre aussi dans ses Journaux un grand lettré, qui vivait littéralement dans l'art et la littérature, jusqu'à l'obsession.

Muray était certain d'être à la fois le Balzac et le Baudelaire de son temps, et cherchait sa voie littéraire quelque part entre la grande forme romanesque et l'écrit critique, dans le sens le plus noble qu'on peut donner au terme. Il aurait voulu que « le 19<sup>e</sup> siècle à travers les âges », sa somme dix-neuviémiste, devienne une référence savante et que « Postérité » résume à lui seul la littérature française de la fin du second millénaire.

Mais jusqu'en 1991 les livres de Muray ont été des échecs commerciaux, reçus par la critique comme des parutions anecdotiques, et il en a intensément souffert. « *Depuis l'échec de "Postérité", je suis un pestiféré*, écrit-il en 1989. *Extraordinaire sensation de mort.* » Il est humilié lorsqu'un magazine qui le cite parmi les boys de BHL écrit son nom avec deux « r ». Un jour, une femme l'arrête dans la rue et lui dit :

« *"Ton dernier livre était trop gros, je n'ai pas eu le courage de le lire."* Et je me rends compte que, pour elle, mon "dernier livre", c'est "le xix<sup>e</sup> Siècle à travers les âges" qu'elle n'a jamais, elle non plus, entendu parler de "Postérité". » Un autre jour, il note : « *On m'a cité plusieurs scènes de "Postérité" qui n'existent pas ; on m'a parlé de passages, dans mon "XIXe", sur Fragonard, dont je ne dis pas un mot.* »

Tout concourt à sa défaite, même sa date de naissance, qui fait de lui un écrivain de la fin du siècle et empêche qu'on dise « le siècle de Muray ». « *Et si l'on n'a pas cette perspective, à quoi bon écrire ?* » Muray, tout à fait mégalomane, consacre de longs passages à méditer à sa place dans un dictionnaire des écrivains, à ce qui contrarie son désir d'être « riche et célèbre », à son génie qui l'apparente à Baudelaire ou à Proust. « *A chaque fois que tu doutes, rappelle-toi que tu as déjà écrit deux chefs-d'œuvre* » ; « *Relu Rubens hier et aujourd'hui. Mon impression ? Chef-d'œuvre.* »

## « Ai-je bien chié sur tout ? »

C'est d'ailleurs après la sortie discrète de « la Gloire de Rubens » que Muray a eu une sorte de révélation qui, dans son Journal, est exprimée en deux phrases : « *Le "Rubens" est en librairie [...] et rien, rien, rien, personne, personne, personne. Commencé à mettre en ordre notes pamphlets.* » Comme si le pamphlet était une réaction à l'échec du livre. En quelques semaines, il écrit « l'Empire du bien », premier d'une série qui se poursuivra avec les trois tomes de ses « Exorcismes spirituels » et les deux d'« Après l'histoire ». Le livre, miracle, marche. Muray se réjouit de la « *très minuscule bousculade qu'il produit (mais si énorme, pour moi, après deux livres tombés directement au trou)* ».

Il reçoit du courrier. (Il note que ce sont des hommes qui lui écrivent.) Des journalistes le sollicitent. Il a trouvé sa voie. Il a toujours le projet d'un autre roman, auquel il a déjà beaucoup travaillé, la suite de « Postérité », intitulée « Chimères ». Sa femme, Anne Séfrioui, lui dit : « *Tu as tort, tout le monde s'en fout de tes romans, tu devrais faire un autre truc dans le genre de "l'Empire".* »

**LIRE AUSSI > [Le malin génie de Philippe Muray, par Jean Baudrillard](#)**

Pour Henric, pour Sollers, et pour beaucoup de ses anciens amis auxquels nous avons parlé, cette vocation contrariée de romancier explique la méchanceté qui habite ses écrits et son caractère. (Dans son Journal, après avoir terminé un livre, il se demande : « *Ai-je bien chié sur tout ?* ») Muray était de ces artistes qui ont du mal à localiser leur talent. Il était fait pour une forme mineure qu'il méprisait. La place du grand romancier antimoderne a été prise, de son vivant, par Houellebecq, qui lui ressemble étrangement, qui partage son mépris pour la social-démocratie, sa haine du libéralisme américain, son goût pour le XIXe siècle, son pessimisme, sa misogynie.

A lire « Postérité », on comprend pourquoi. Le livre, pour qui est habitué au Muray des pamphlets, surprend par son modernisme. Avec son phrasé haché et tournoyant, sa confuse multiplicité d'intrigues, de thèmes et de personnages, sa dimension méta-littéraire (le récit se déroule dans une maison d'édition, ce qui conduit Muray à enchâsser dans son roman un discours sur le roman), il n'a pas la simplicité agressive des pamphlets ultérieurs. Il semble écrit dans une autre langue. On pourrait croire à du Thomas Pynchon réac. Muray est né dix ans avant Houellebecq. Il a été gauchiste, a fréquenté les cercles althussériens, collaboré à « Tel Quel », comme Robbe-Grillet et Kristeva, qu'il vomissait. Il avait été trop exposé aux années 1960 pour incarner leur liquidation, là où Houellebecq avait eu la possibilité de simplement les ignorer.

Dans les années 1990, Muray commence à changer de fréquentations. Il se rapproche de [Jean-Edern Hallier](#). (Revenant d'un déjeuner avec Hallier, il note : « *Tout s'est très bien passé* », ce qui ne lui ressemble pas.) On sait qu'il continuera à se droitiser, pour finir avec Alain de Benoist et Patrice de Plunkett, les deux pères de la Nouvelle Droite, au « Figaro magazine », salué par [Alain Finkielkraut](#) – qu'il nomme dans son Journal « *le pompeux et triomphant Finkielkraut* ». Après avoir, en vain, pendant vingt ans, cherché à se faire une place à l'université puis dans le circuit littéraire, dîné avec des gens qu'il haïssait secrètement, il avait trouvé un foyer et des amis. Il sera intéressant de voir, à mesure que son Journal sera rendu public (il l'a tenu pendant vingt-six ans), ce qu'il écrivait d'eux, chaque soir, en rentrant chez lui.

***Ultima neqat, t. III. Journal intime 1989-1991, par Philippe Muray, les Belles Lettres, 656 p., 35 euros.***

## **Philippe Muray, Bio express**

*Né en 1945 et mort en 2006, Philippe Muray est un écrivain et essayiste français. On lui doit « le XIX<sup>e</sup> Siècle à travers les âges » ou encore « l'Empire du bien ». Ses pamphlets ont été regroupés sous le titre « Essais », aux Editions des Belles lettres, qui publient depuis 2015 son « Journal intime ».*